



HAL
open science

Le petit loup, le gros canard et le petit lapin, analyse linguistique et didactique de l'appellation hypocoristique à sémantisme animalier métaphorique

Nicole Biagioli

► **To cite this version:**

Nicole Biagioli. Le petit loup, le gros canard et le petit lapin, analyse linguistique et didactique de l'appellation hypocoristique à sémantisme animalier métaphorique. Elodie VARGAS, Véronique REY, Alain GIACOMI. Presses Universitaires de Provence, pp.18, 2007, Langues et Ecritures. hal-00172163

HAL Id: hal-00172163

<https://hal.science/hal-00172163>

Submitted on 14 Sep 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicole BIAGIOLI

Centre Transdisciplinaire d'Epistémologie de la Littérature, C.T.E.L. EA 1758,
Université de Nice-Sophia Antipolis, U.F.R. Lettres, Arts et Sciences humaines,
98 Bd. Edouard Herriot, B.P. 209, 06204 Nice CEDEX 3, France

biagioli@unice.fr

et

Directeur de l'Equipe de Recherche en Technologie Educative n° 61, I3DL (Interdidactique et Discours des
Disciplines et des langues), Institut Universitaire de Formation des Maîtres Célestin Freinet-académie de Nice,
89 avenue George V, 06046, Nice CEDEX 1, France

Le petit loup, le gros canard et le petit lapin, analyse linguistique et didactique de l'appellation hypocoristique à sémantisme animalier métaphorique

Résumé

Jusqu'ici peu étudié, l'appellation hypocoristique à sémantisme animalier métaphorique, AHSAM, est un mode d'appellation couramment utilisé par les adultes lorsqu'ils s'adressent aux enfants, et par les amoureux ou les amis entre eux.

Grégoire Solotareff dans son album *Ne m'appellez plus jamais «mon petit lapin»!* (L'école des loisirs, 1997) et Alphonse Allais dans sa nouvelle *Le petit loup et le gros canard, idylle* (*Oeuvres anthumes*, R. Laffont, 483-485, 1989), mettent tous les deux en scène de façon humoristique le fonctionnement social et linguistique de cette appellation et fournissent à l'analyse linguistique une première base d'exemples pour étudier l'AHSAM.

L'application à cet exemplier complété et enrichi, des outils de la linguistique, de la pragmatique et de la sémiotique littéraire fait apparaître la structure et les règles de fonctionnement de l'AHSAM. Mais dès que l'on envisage d'utiliser ces mêmes textes pour une initiation didactique, il convient d'en aménager l'approche. En effet, la littérature humoristique et déceptive, si elle favorise la déconstruction et donc la prise de conscience des stéréotypes langagiers, risque pour ces raisons mêmes d'avoir un effet déstabilisateur auprès des locuteurs non encore ou insuffisamment initiés.

Mots-clés: appellation, hypocoristique, métaphore animalière, didactique de l'oral, Alphonse Allais, Grégoire Solotareff.

Little wolf-cub, big ducky and little bunny, a linguistic and didactic analysis of the hypocoristical and animal metaphorical semantism endowed with appellation

Abstract

Yet scarcely studied, the hypocoristical and animal metaphorical semantism endowed with appellation, HAMSAM is a kind of appellation currently used by adults when addressing children, and by lovers or friends when addressing each other.

Grégoire Solotareff in his album *Ne m'appellez plus jamais «mon petit lapin»!* (L'école des loisirs, 1997) and Alphonse Allais in his short story *Le petit loup et le gros canard, idylle* (*Oeuvres anthumes*, R. Laffont, 483-485, 1989) both expose humorously the social and linguistic working of this appellation, thus providing the basis examples needed for an AMHA analysis.

When applying to this basis once completed and extended the "tools" of linguistics, pragmatics and literary semiotics, one can make evident the structure and the working rules of the AMHA. One nevertheless cannot plan to use the quoted texts on didactical purpose without taking some precautionary measures. Humorous and disappointing aimed literature may indeed be an help towards deconstructing and then becoming aware of the linguistic clichés, but for these very reasons, she involves a risk of bewilderment for untrained or not enough trained speaking people.

Keywords: appellation, hypocoristicism, animal metaphor, oral language didactics, Alphonse Allais, Grégoire Solotareff

On sait combien la didactique de l'oral souffre du manque de supports. Idéalement, il faudrait travailler sur le discours authentique, mais l'enregistrement, outre les difficultés techniques qu'il pose, peut se révéler déroutant pour les élèves en tant qu'objet. La pratique du verbatim, qui a l'avantage même sur un court extrait de rendre évidentes les différences entre la langue écrite et la langue orale, est plus accessible aux élèves que son analyse. Pour la lecture experte des textes de l'oralité, on a donc tendance à se tourner vers la littérature. Bien sûr, le dialogue de théâtre ou de roman est plus «léché» que le dialogue authentique, et surtout, il est écrit, déjà là, ne laissant aucune prise au hasard et donc apparemment aux lois de l'interaction verbale.

Pourtant, à y regarder de plus près, la fiction se rapproche de l'expérience orale au moins sur deux points:

- l'auteur doit réinstancier les lois de l'oralité s'il veut que son artefact soit plausible et que le lecteur s'y immerge;

- les lois générales du fonctionnement de l'oralité y sont déjà dégagées puisque ce sont elles que les différents registres littéraires exploitent et que les dialogues fictifs sont en fait des exemples ad hoc illustrant le fonctionnement de notre univers de discours quotidien.

Amputés de tout bredouillis sauf si l'histoire l'exige, les dialogues fictifs ne permettent aucun relevé fiable des phénomènes linguistiques oraux. Ils sont néanmoins une excellente base de questionnement pour la réflexion métalinguistique.

Parmi les marqueurs de l'oralité, notre choix s'est porté sur un mécanisme à la fois universel et peu abordé par l'école: l'appellation hypocoristique à sémantisme animalier métaphorique du type *mon petit lapin*. Présente à la maternelle dans toutes les conversations et dans tous les albums (dont les personnages sont souvent de jeunes animaux), cette appellation quitte ensuite l'horizon conversationnel de l'école sans avoir eu l'honneur de l'analyse grammaticale et devient dès lors un simple marqueur de la sphère conversationnelle privée.

Or, pour des enfants en début de scolarisation, ce type d'appellation peut poser un certain nombre de problèmes à cause notamment de ses composants dont deux: l'adjectif évaluatif et le nom d'animal sont employés par la description courante et la description scientifique dans des contextes où les valeurs affective et figurée de l'appellation n'ont plus cours. Appeler *mon petit lapin* un lapin peut prêter à confusion. C'est en tout cas ce qui pousse le héros de Grégoire Solotareff à se rebeller quand il grandit (Solotareff G., *Ne m'appellez plus jamais «mon petit lapin»*, L'école des loisirs, 1997, rééd.2005).

Il n'y a pas la moindre ambiguïté en revanche sur la connotation hypocoristique des *mon petit loup* et autres *mon gros canard* qu'un monsieur et une dame échangent sur l'oreiller, et dont un voisin indiscret fait sa chronique (Allais A. , «Deux et deux font cinq», *Œuvres anthumes*, R. Laffont, Bouquins, 1989, pp. 483-485).

Deux textes prédestinés à la comparaison: même paradigme, contextes différents et (en principe) lectorats différents. Une occasion unique de vérifier une transversalité des apprentissages inscrite dans les textes officiels depuis la maternelle, avec l'appropriation active du langage oral, jusqu'à la 1^{ère}, avec l'étude des genres de l'oral. Et d'aborder le domaine si intime de la langue orale, sous les angles successifs de la linguistique et de la didactique.

1. La problématique linguistique

L'appellation hypocoristique à sémantisme animalier métaphorique (AHSAM) concerne davantage la linguistique du discours et la pragmatique que la linguistique de la phrase ou du texte. En effet, l'acte d'appellation s'effectue surtout en situation d'interlocution directe. C'est le type d'acte discursif dans lequel la relation détermine largement le contenu. Des mots sont

prononcés mais l'affectivité et l'intentionnalité modifient tellement le sens, la nature et la fonction des constituants du syntagme qu'ils perdent leur identité première.

La décomposition syntaxique est donc un préalable indispensable à l'étude du fonctionnement discursif, car elle éclaire à la fois le processus sémantique de la lexicalisation et le processus de désémotisation qui fait de tout syntagme lexicalisé un obstacle potentiel à l'identification de ses composants.

1. 1. Les constituants de l'AHSAM

L'AHSAM est un syntagme nominal de type: adjectif possessif de 1^{ère} personne du singulier + qualificatif évaluatif +substantif.

1.1.1. L'adjectif possessif

La 1^{ère} personne est imposée par la situation puisque le locuteur impose l'appellation à l'allocutaire. L'énoncé a valeur performative: **N'aie pas peur, son petit lapin* est asémantique. La récusation la plus courante : *Je ne suis pas ton petit lapin*, exprime le rejet par l'allocutaire de la dissymétrie interactionnelle.

Le singulier s'explique par l'intimité de la relation. Celle-ci exclut la première personne du pluriel, aussi bien dans son emploi dénotatif (*je+toi* ou *je+ eux*) que dans ses valeurs stylistiques (*nous* de majesté).

1) ** Toi son père et moi sa mère, nous lui dirons : «N'aie pas peur notre petit lapin!»*

2) ** Ses parents et moi, qui suis son institutrice, nous lui disons souvent: «N'aie pas peur, notre petit lapin!»*

3) ** Nous, souverain de ce royaume, nous vous rassurons: «N'ayez pas peur, notre petit lapin!».*

sont également irrecevables, comme l'est aussi d'ailleurs:

4) **Moi, votre esclave dévouée, je vous rassure: «N'ayez pas peur, notre petit lapin!».*

Employé par un énonciateur singulier, l'adjectif possessif de 1^{ère} personne du pluriel est un trope, énullage du pluriel pour le singulier. *J'ai peur, notre maître* caractérise le discours d'un locuteur qui se pose comme membre d'une communauté dont le statut est inférieur et subordonné à celui de l'allocutaire. Il implique une distance conversationnelle maximale.

5) *Moi, votre esclave dévouée, je vous rassure: «Je vous protégerai, notre petit maître!»* n'est pas hypocoristique, car *petit* y a son sens premier d'évaluatif (*petit maître* équivalent à *filz du maître*).

Pour pratiquer l'AHSAM, le roi doit donc redevenir père, l'esclave s'effacer devant la nounou; ce qui les amènera inévitablement à employer le singulier dans le syntagme appellatif, même s'ils gardent le vouvoiement dans le reste de l'énoncé. Tous deux s'exclameront donc:

6) 7) *N'ayez pas peur, mon petit lapin!*

Symétrique de la précédente, cette énullage du singulier pour le pluriel diminue la distance que l'autre agrandissait.

Si *petit* n'est hypocoristique qu'associé à un nom d'animal métaphorique évaluatif, c'est donc que l'animalité figurée s'impose comme le noyau dur de l'expression de l'intimité. Mais alors, à quoi sert l'adjectif ?

1.1.2. L'adjectif qualificatif évaluatif

Le paradigme ne concerne que l'évaluatif, à l'exclusion des autres qualificatifs subjectifs tel l'axiologique que l'appellation convertit également en apotropaïsme.

8 *Oui, notre (ou mon) bon maître*

ne signifie pas que le maître est bon, mais que l'on veut s'attirer ses bonnes grâces, et

9**Oui, notre ou mon bon loup*

Pratiques sociales et didactique des langues, Etudes offertes à Claude VARGAS,
éds.E. Vargas, V. Rey , A. Giacomi, P.U.P.,185-202, juin 2007.

n'est pas métaphorique et a la même valeur que 8.

Entre *mon loup* et *mon petit loup*, la nuance est imperceptible. Pourtant l'adjectif n'est pas superfétatoire. Sa place est un indice de subjectivité.

Il y a bien une valeur oppositionnelle commune et qui préexiste à toute réalisation ou absence de réalisation sémantique particulière: l'adjectif à sa place normale a une valeur spécifique et détermine l'individu nommé; antéposé, il a une valeur générique et détermine la catégorie lexicale nommante. (Guiraud P. , *La syntaxe du français*, Que sais-je?, 1967, p. 111)

De plus l'antéposition est figurative en soi puisque, citons encore Guiraud:

Dans tous les cas où s'offre la possibilité d'une permutation discursive, l'antéposition assume une valeur qui s'oppose au sens propre (ibid.).

Dans l'AHSAM, l'antéposition est combinée à deux autres phénomènes sémantiques:

- le changement de critère classificatoire: un *petit lapin* n'est pas un *lapin petit*;
- l'anthropomorphisme : l'appellatif *mon petit lapin* désigne une personne et non l'habitant d'un clapier.

L'adjectif évaluatif et le substantif métaphorique sont solidaires pour la place:

L'opposition séquentielle n'est pas un caractère de l'adjectif mais de la combinaison adjectif-substantif; ainsi, il n'y a pas d'opposition possible à *chien blanc* mais il y en a une à *colombe blanche* (ibid. p. 109)

Ils le sont également pour le sens et ne se comportent absolument pas comme dans leur distribution courante.

L'AHSAM déporte l'évaluatif qui équilibre en principe objectivité et subjectivité (cf. Kerbrat-Orecchioni C. , *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, A. C. , 1980, p. 72), du côté de la subjectivité. L'antonymie, fondée sur l'usage objectif des évaluatèmes, se voit remise en cause. «LOUP 2 (1890) Terme d'affection à l'égard d'un enfant, d'un être cher (*mon loup*, *mon gros loup*, *mon petit loup*)» lit-on dans *Le Petit Robert* (2002).

Petit précise l'idée de petitesse contenue soit dans le noyau sémique: *mon petit poussin*, soit dans le champ associatif (*mon petit loup* évoque aussi le petit du loup: le louveteau). Il installe surtout la connotation positive associée communément à la petitesse. Comme le dit le proverbe: «Tout ce qui est petit est joli».

Gros ou *grand*, eux, sont intensifs. Ils parachèvent le processus de la métaphorisation affective. L'effusion amoureuse produit des associations de type *mon gros petit canard*, dans lesquelles on voit bien que *gros* travaille à l'intérieur de l'espace intime circonscrit par *petit*.

Cette solidarité sémantique de l'évaluatif et du substantif ne fonctionne qu'au niveau du phore et ne donne aucune indication sur le thème: le *gros canard* peut être petit, et le *petit canard* gros. Ce qui amène à s'interroger sur l'impact dénotatif du substantif.

1.1.3. Le substantif métaphorique animalier

L'AHSAM est une sous-catégorie de l'AHM: l'appellation hypocoristique métaphorique. Le choix du phore dans ce type d'appellation est en droit imprévisible. Il suffit en effet que le locuteur fasse le rapprochement entre un objet qui lui tient particulièrement à cœur et l'allocutaire:

Ha Basdebec, ma mignonne, mamye, mon petit con (toutefois elle en avoit bien troys arpents et deux sexterées), ma tendrette, ma braguette, ma savate, ma pantofle, jamais je ne te verray!

(Rabelais, *Pantagruel* ch. 3, *Oeuvres complètes*, t. 1, GF, 1962, p. 233).

Le recours à la métaphore animale se révèle un peu plus contraignant que les métaphores isolées car le champ métaphorique dans lequel elle fonctionne est structuré par la langue et la culture.

Il existe en français (et dans la plupart des langues) une vaste métaphore qui assimile l'homme à l'animal. Elle est très ancienne [...]. Ces métaphores ne sont pas des inventions pittoresques; elles sont quasi automatiques, passives, et formées à partir d'un modèle.

(Guiraud P. , *Structures étymologiques du lexique français*, Payot,1986, p. 75)

Toutefois l'AHSAM se distingue des procédures métaphoriques animalières courantes par son indifférence à la motivation et à son cortège de stéréotypes: le chaud lapin, le canard trempé, le loup vorace.

Si elle tient compte de la culture, c'est en évitant les noms d'animaux trop connotés péjorativement, et donc incompatibles avec l'affectivité positive (*ma petite mygale* ou *mon petit scorpion* ne sont acceptables que comme antiphrases). L'indifférence à tout motif objectif de rapprochement va jusqu'à neutraliser le sème de genre. *Mon petit loup* peut aussi bien être un garçon/ homme qu'une fille/femme.

1. 2. Les caractéristiques pragmatiques

L'analyse syntaxique ne peut faire abstraction du niveau illocutoire de l'appellation, dans la mesure où il engage la nature, la fonction et la place des composants. Celui-ci devient déterminant quand on aborde le fonctionnement du syntagme en discours. L'analyse pragmatique donne accès à l'implicite discursif particulièrement riche de l'AHSAM. Elle complète l'analyse syntaxique et éclaire les points que celle-ci a laissés en suspens.

1.2.1. L'acte illocutoire

A priori l'AHSAM entre dans la catégorie des actes allocutifs. «Le locuteur[y] implique l'interlocuteur dans son acte d'énonciation et lui impose le contenu de son propos» (Charaudeau P. , *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette, 1992, p. 574). Toutefois, avec ses deux sens *s'adresser à* et *donner un nom*, le verbe *appeler* exprime une vérité illocutoire incontestable, c'est que l'appellation comporte une valeur déclarative (cf. Vanderveken D. , *Les actes de discours*, Mardaga, 1988, p. 197). Quand j'énonce *Mon petit lapin* je présuppose: *il y a une personne que j'appelle mon petit lapin et c'est toi*. L'appellation est donc à la fois un acte allocutif direct et un acte délocutif indirect dont la fonction est d'instaurer une relation de reconnaissance conversationnelle et interpersonnelle entre les locuteurs. C'est le vrai ciment de l'interlocution. Pour autant on ne l'utilise pas forcément en début de séquence conversationnelle. On ne confondra donc pas appellation et interpellation.

L'utilisation de l'appellation dans l'engagement conversationnel est inévitable: il faut bien appeler pour interpellier, même en utilisant une identification indéterminée (*Hé! toi! Hep!*). L'interlocuteur répond en général plus favorablement à une amorce qui le situe plus explicitement socialement (*Monsieur! Petit!*) ou affectivement (*Mon petit lapin!*). De tous les actes illocutoires, c'est à l'interpellation que l'appellation est le plus liée parce que c'est à elle qu'elle est le plus indispensable. Toutefois elle est impliquée dans de nombreux autres processus illocutoires: l'injonction (*N'aie pas peur mon petit lapin!*), la menace (*Attention mon petit lapin!*), l'autorisation (*Oui, mon petit lapin*), l'interrogation (*Tu crois mon petit lapin?*), l'assertion (*Je te connais, mon petit lapin*), etc. Presque toujours l'AHSAM est combinée à un autre acte illocutoire qu'elle fait profiter de ses propriétés lénifiantes. C'est un adoucissant du discours.

Si elle est employée isolément, trois cas de figure sont possibles:

- ce n'est qu'un ingrédient et il faut s'aider du ton et du contexte pour reconstituer l'acte illocutoire complet (sévères, le ton et le regard feront de *Mon petit lapin!* une menace; chaleureux, un remerciement);
- elle entre dans un processus d'interpellation: -A: *Mon petit loup ?* -B: *Oui, je suis là.*
- c'est une appellation pure : -A: *Mon petit loup!* -B: *Mon gros canard !*

1.2.2. Les contextes

Le fonctionnement de l'AHSAM dans le discours dépend de l'acte mais aussi du lexique utilisé pour l'accomplir. On ne dit pas *mon petit lapin* à n'importe qui, ni n'importe quand. Son sémantisme exacerbe certaines des conditions d'accomplissement de l'acte appellatif pur:

- l'initiative du locuteur et sa position haute,
- la reconnaissance de l'allocutaire en tant qu'interlocuteur et en tant que personne.

Et en inhibe d'autres:

- la distance de l'interlocution (on est dans l'intime),
- la discrimination (*mon petit lapin* est moins explicite que *Jean*),
- la possibilité de réplique pour l'allocutaire (le jugement identificatoire étant présupposé, il est difficile de le remettre en cause).

Cet ensemble de traits sélectionne deux types de situations :

- celles où l'AHSAM fonctionne régulièrement, comme la relation amoureuse, la relation paternelle/maternelle ou paternante/maternante, l'amitié;
- celles où l'AHSAM transgresse les normes régissant la distance conversationnelle, établissant une familiarité, mais une familiarité jugée «déplacée».

La relation entre les trois contextes réguliers doit être cherchée au niveau de l'inconscient collectif. L'animal y symbolise aussi bien le statut infantile du mammifère humain que l'instinct sexuel qui lui permet de se reproduire. C'est aussi à ce niveau que l'on trouve l'explication de l'épicénie de la métaphore animale. Elle s'applique aussi bien à l'enfant avant la différenciation des rôles sexuels, qu'à la symbolisation inconsciente croisée de ces rôles chez tout individu adulte: *animus* et *anima* de la psychanalyse jungienne (cf. Von Franz M. - L. , *L'interprétation des contes de fées*, A. Michel, 1995, p. 50). Quant à l'amitié, elle transpose le sentiment de protection affectueuse que l'on ressent pour un enfant au dehors du cadre familial.

Phrase avec ses mots, énoncé avec ses règles d'implication, contexte avec ses usages sociaux, les trois niveaux ne s'articulent clairement que lorsqu'on les rapportent à l'acte illocutoire. Celui-ci peut s'analyser et se décrire, mais s'il s'agit de l'effectuer, il faut penser en termes d'apprentissage.

2. La problématique didactique

Nous défendons ici la position que le texte littéraire, parce qu'il propose des contextes d'action, offre, si on sait l'exploiter, un compromis raisonnable entre la description métalinguistique hors de portée de la compréhension des élèves et du but des apprentissages, et le dressage normatif qui fait rêver ou bondir- c'est selon- les bonnes âmes pédagogiques. Pour cela, nous nous basons sur les conclusions de la psychologie culturelle (Bruner, notamment) qui a su déceler tout ce que la logique narrative et la psychologie du comportement avaient en commun, et a démontré que le récit est, pour les hommes, la façon la plus répandue de transmettre l'expérience. Une fiction dont l'intrigue est construite autour d'une problématique linguistique nous semble ipso facto un support didactique pertinent pour l'enseignement de cette problématique.

De cette hypothèse principale découle deux hypothèses secondaires qui sont une invite au décloisonnement de la discipline français. D'une part, l'objet linguistique évoqué par la

fiction doit pouvoir être approfondi: complété, défini dans le rapport règle/application/exception, et expliqué: ramené à la fois au corpus métalinguistique scolaire (manuels et usuels mis à la disposition des élèves) et aux situations de discours authentiques. D'autre part, on ne saurait faire appel à la fiction sans apprendre à maîtriser les critères qui la différencient du réel. La lecture analytique des textes supports s'impose. Elle doit rendre compte du statut et de la fonction du discours rapporté dans le récit. Elle doit aussi établir pourquoi l'auteur a choisi de mettre en scène un mécanisme linguistique particulier, et identifier les effets produits sur le lecteur.

2. 1. Didactique de la langue

Les fictions de notre corpus jouent toutes les deux de l'opposition entre le sens littéral et le sens figuré de l'AHSAM. Jeu s'entend ici aussi bien de la partie que le narrateur mène avec le lecteur que des joutes verbales entre personnages. Les écrivains assument un rôle qui les rapproche beaucoup du linguiste, celui de désambiguïsateur. Après avoir embrouillé, ils débrouillent. L'alternance se vérifie sur une simple cellule:

Il était une fois un petit lapin que tout le monde appelait *mon petit lapin*.

Ce n'était pas son véritable nom. Il s'appelait en réalité Jean Carotte.

Jean ne comprenait pas pourquoi les grands, qui avaient des noms normaux, comme le sien, l'appelaient *mon petit lapin*. (incipit de l'album de Solotareff)

Elle peut structurer la totalité du récit. Le conte d'Allais comporte un premier épisode durant lequel le narrateur entend l'échange amoureux et se livre à des supputations sur les protagonistes invisibles: *le loup était un loup de petite taille et le canard un canard de forte stature. Ou du moins je me plus à les considérer ainsi d'après leur conversation*. Il omet alors de parler du timbre des voix qui pourrait fournir un indice sur le sexe. Un second épisode nous fait assister à la rencontre du couple dans un restaurant quelques jours plus tard. Le narrateur identifie dans ses voisins de table ses ex-voisins de chambre, et l'épicerie hypocoristique est enfin élucidée: *Ah! il était chouette, le gros canard!/Ah! elle était chouette, le petit loup!*.

2.1.1. L'identification de l'acte illocutoire

La désambiguïsation prépare le terrain à la définition. Celle-ci articule force illocutoire F et contenu propositionnel P. Quand le jugement définitionnel F(P) est explicite, P a la forme sujet+copule +prédicat. C'est le narrateur qui le prend le plus souvent en charge:

Nos voisins n'étaient zoologiquement parlant, ni un loup ni un canard. Ils étaient évidemment des amoureux et sans doute des néo-conjoints. (Allais)

mais il arrive qu'il le délègue à un personnage:

Son grand-père lui expliqua que les gens l'appelaient *mon petit lapin* parce qu'ils le trouvaient gentil et mignon, que pour la plupart des gens, les lapins étaient des animaux adorables et que plus tard, quand il serait plus grand, on l'appellerait simplement *mon lapin*. (Solotareff).

Courte et fondée sur l'expérience, la définition d'Allais est exacte. Le grand-père lapin de Solotareff fait une erreur savoureuse sur la présence de l'adjectif qualificatif. En effet ce n'est pas l'âge de l'allocutaire qui fait disparaître ce dernier, mais la charge affective du substantif. L'autre façon d'installer la définition dans la conscience du lecteur relève de la grammaire implicite. Elle consiste à dégager, à force de variations, les valeurs respectives de la force illocutoire et du contenu propositionnel.

Chez Allais, la correction métaphorique apportée par le narrateur dans l'explicit:

Quant au petit loup, elle donnait plutôt l'illusion d'une femelle de kangourou dont on aurait craint, tout le temps, que les gros yeux ne tombassent dans la mayonnaise de sa langouste.

fait ressortir l'inanité descriptive de la métaphore affective.

Solotareff, lui, fait varier la situation conversationnelle. En prison, Jean Carotte rencontre un vrai dur, Jim Radis, qui a tué un chasseur (en état de légitime défense bien sûr!) et qui, bien que plus petit que lui, n'hésite pas à employer l'AHSAM à son égard. Ainsi désabusé, Jean Carotte peut se livrer au plaisir de la manipulation ludique:

Fais attention à toi! dit Jean, «parce que moi, je vais t'appeler *mon petit chou*, et les lapins MANGENT les petits choux».

L'affrontement amical des deux petits lapins autour de l'AHSAM met sur la voie d'une première perspective didactique, celle de l'exploration des rôles conversationnels.

2.1.2 Les rôles conversationnels

L'AHSAM n'échappe pas à la loi de dynamique conversationnelle. Le bon déroulement de la conversation suppose l'équilibre entre conflit et coopération (cf. Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions verbales*, t. 2, A. C. , 1992, p. 148). Systématiquement récusée, elle aboutit au chaos social que provoque le petit lapin révolté. Jamais remise en cause, elle produit les échanges sirupeux et stéréotypés du couple bourgeois brocardé par Allais.

Elle permet aussi, à partir d'un exemple simple, d'explorer les trois dimensions qui structurent la relation interpersonnelle (cf. *ibid.* p. 35-36):

- celle, «horizontale», de la distance,
- celle, «verticale», du système des places,
- celle, dynamique, de l'échange.

En retour, la fiction, dans la mesure où elle est fidèle (réaliste), et exhaustive (recouvrant l'ensemble des contextes d'emploi, raison pour laquelle un seul texte ne suffit pas toujours) confirme et raffine les conclusions de l'analyse pragmatique.

Des points communs aux situations mises en scène dans les deux contes il ressort que, quels que soient les contextes, l'AHSAM:

- raccourcit la distance conversationnelle, imposant par sa seule présence la familiarité;
- menace davantage la face positive que la face négative des interlocuteurs.

Par «face positive», les pragmaticiens entendent l'image symbolique du moi, que le sujet s'est construite et qu'il confronte dans l'interaction à celle que les autres lui renvoient; et par «face négative» le territoire du moi, les ressources matérielles et cognitives sur lesquelles il croit pouvoir compter, cf. *ibid.* p. 167-168). Remarquons toutefois que le petit lapin menace à un moment donné la face négative de la société, ce qui prouve qu'une violence sociale matérielle peut être causée par la violence affective insidieuse subie par un individu. On dira donc plutôt que l'AHSAM déconnecte la face positive de la face négative, enfermant les interlocuteurs dans un monde irréel protégé par les automatismes discursifs, et que c'est cela qui tend à effacer chez eux la conscience de la solidarité sociale. Le danger peut passer longtemps, voire complètement inaperçu, et finit toujours par englober les deux protagonistes surtout quand l'échange est symétrique, parce que l'équilibre des tours de parole masque l'appropriation symbolique réciproque, ce qui explique l'insensibilité des conjoints décrits par Allais et la nature fusionnelle de leur relation.

Les différences entre les contextes tiennent à la façon dont les deux premières composantes: la distance et le rapport de places, influent sur la troisième, qui est la dynamique interactionnelle. L'enfant a moins de facilité que l'adulte à refuser le rapport de places qu'on

lui impose, parce qu'il doit garder une certaine distance (par respect) et qu'il n'en a pas les moyens matériels (face négative dominée). L'amoureux (se), est tout aussi impuissant(e), mais pour des raisons inverses. Il (elle) cherche à abolir la distance et sa face positive est prisonnière de l'opinion de son interlocuteur (trice) qui est pour lui(elle) ce qui compte le plus au monde. Finalement c'est le contexte amical qui offre à l'AHSAM les conditions de félicité optimales. La proximité y est choisie et réglée par les deux interlocuteurs et la joute apparaît comme une des activités sociales qui permet d'assurer l'alternance au sein du rapport de places. Pourtant, si enveloppante, protectrice ou étouffante qu'elle soit pour les participants, l'AHSAM ne les coupe pas du monde, il reste donc à comprendre comment la sphère privée qu'elle circonscrit s'articule à la sphère publique.

2.1.3. Les sphères conversationnelles

Toute interaction s'analyse selon la trichotomie énonciative: locuteur, allocutaire, tiers. Le Tiers est aussi important que les interlocuteurs. Il peut être thème de l'énoncé, et/ou troisième couteau de l'énonciation. L'énoncé de l'AHSAM ne thématise que l'interlocuteur, c'est donc au niveau de l'énonciation que le Tiers peut intervenir. Mais n'étant pas acteur, il ne peut être que témoin, comme le narrateur involontairement indiscret d'Allais; ou apparaître à l'issue d'un dédoublement réflexif dans la conscience d'un des interlocuteurs (*Jean éclata de rire. Un lapin encore bien plus petit que lui l'appelait **mon petit lapin!** C'était trop fort*) chez Solotareff. Le sur-moi conversationnel du Tiers est présent en chaque interlocuteur mais l'AHSAM tend, par son engagement affectif, à le faire oublier. On risque alors d'empiéter sur la sphère conversationnelle du voisin.

Bien qu'une chambre soit un lieu privé, il faut tenir compte de l'épaisseur des murs lorsqu'on y roucoule. C'est pourquoi le conte d'Allais commence par un préambule sur l'isolation phonique, ethos technique (canulé bien sûr) à l'appui:

J'ai vu, dans ma longue carrière d'ingénieur acousticien, bien des matières excellentes conductrices du son, mais jamais je n'en rencontrerai une seule comparable, même de loin, à celle dont sont pétris les murs de l'hôtel Terminus de Marseille.

Si la discrétion n'est pas respectée dans l'accomplissement de l'AHSAM, les interlocuteurs se font remarquer et deviennent à leur tour thème du discours, ils ne s'appartiennent plus.

Le contrôle social est d'autant plus difficile à analyser et à didactiser qu'il est implicite. Pourtant ni l'apprentissage mimétique ni le conditionnement social ne peuvent rendre compte de la complexité de l'articulation du public et du privé dans le discours comme peut le faire la didactique. En effet, le sur-moi conversationnel n'est pas le même pour tout le monde. Si, pour chacun, il se forme dans la sphère sociale ou familiale, l'école représente le lieu principal où toutes ces normes peuvent s'affronter, se confronter, et idéalement s'ajuster jusqu'à devenir un référent culturel partagé. L'analyse de l'AHSAM déborde le cadre des apprentissages langagiers, elle lorgne sur la philosophie et la vie citoyenne, non seulement à cause de la diversité des groupes culturels présents dans la société, ce qui sort du cadre strict de la langue, mais aussi en raison de l'interdépendance des deux sphères qui interdit tout jugement *a priori*.

La fiction a vocation à nourrir cette compétence casuistique. Pour elle en effet, la fonctionnalité énonciative est un facteur important de réussite. Plus elle représente de points de vue sur une question, et plus elle élargit son public. L'album de Solotareff remplit pleinement le rôle dévolu à la littérature jeunesse, puisqu'il donne à entendre la revendication des droits conversationnels de l'enfance à propos de l'AHSAM subie. Tapant sur le bourgeois, Allais, en bon humoriste, savait qu'il mettait les rieurs de son côté et que la peur du ridicule ferait taire les autres.

Un autre facteur de réussite de la fiction est sa capacité à articuler les points de vue qu'elle confronte. C'est pourquoi les narrateurs prennent soin de ne jamais se couper totalement de leurs personnages, sachant que ceux-ci sont les supports d'identification symbolique du lectorat. Même Allais, qui se fait les dents sur ses héros, prend soin de s'assimiler à eux en faisant allusion à son propre couple (*la chambre voisine de la nôtre, à une table tout près de la nôtre*).

L'ouverture énonciative propre au récit de fiction combinée au choix d'un thème métalinguistique fait évidemment de ces deux textes des supports didactiques privilégiés pour comprendre le fonctionnement de l'AHSAM. Tels quels, pourtant, ils ne sauraient suffire, car même s'ils donnent à voir, mis ensemble, la totalité des types situationnels, il leur manque la vie conversationnelle. C'est pourquoi ils doivent être couplés non seulement à des activités d'écriture, qui mettront les lecteurs dans l'obligation de puiser dans leur propre stock d'expériences d'AHSAM, mais aussi à des activités orales. Ici cependant on se heurte à un impossible pragmatique, c'est que l'AHSAM étant privée et spontanée, on ne peut s'y entraîner dans l'espace scolaire. Elle reste confinée dans l'alternative observation de situation authentique (avec l'autorisation des interlocuteurs évidemment)/simulation fictionnelle orale (par l'improvisation théâtrale). Il est donc d'autant plus nécessaire de faire reconnaître le statut du texte littéraire qu'il est un passage quasi obligé pour l'étude de ce mécanisme oral. Si on ne consacre pas un minimum de temps à la différenciation, les deux apprentissages se télescoperont au lieu de s'étayer.

2. 2. Didactique du texte littéraire

Didactique de la langue et didactique de la littérature ont un passé commun nourri d'une longue pratique d'exemplification réciproque. Les citations littéraires émaillent les manuels de grammaires et les dictionnaires, tandis que les repérages stylistiques exploitent les trois grammaires de la langue, du texte et du discours. Ces échanges de services décrivent un champ de collaboration entre sous-disciplines, mais ne construisent pas encore une politique didactique commune. On est dans l'interdisciplinarité interne à une discipline (intradisciplinarité), pas dans l'interdidactique interne à une discipline (intradidactique). Pour y arriver, il faut se poser la question de l'articulation des objets didactiques respectifs de ces sous-disciplines.

Partant du schéma des fonctions du langage (cf. Jakobson R. , *Essais de linguistique générale*, Minuit, Points, 1963, p. 220) on se demandera comment sont enseignées, séparément, mais surtout dans leurs rapports communs et dans leurs différences, la fonction métalinguistique et la fonction poétique. Première évidence: les deux centrent l'attention des locuteurs du le message, mais l'une l'étudie comme un objet linguistique tandis que l'autre l'apprécie comme un objet culturel. Deuxième évidence: l'écrit comme médium occupe une zone intermédiaire entre langue et littérature, même s'il existe une littérature orale, car il suppose une identité de support et de pratiques entre le texte artistique et son commentaire critique, ainsi qu'un décalage entre langue écrite et langue orale qui ont fait de la littérature ce qu'elle est: un corpus patrimonial aux capacités de diffusion et de régénération quasi infinies.

Troisième évidence: métalangage et littérature occupent des positions diamétralement opposées dans le champ de la créativité linguistique. La littérature est parfois en avance sur la langue et l'impulse, parfois au contraire reste à la traîne et recueille des formes vieillies. Mais le problème est ailleurs. Ni conservatoire, ni laboratoire, la littérature se sert de la langue pour produire un effet esthétique. Même si elle y apparaît copie conforme de son fonctionnement authentique, l'AHSAM imaginée ou investie par la littérature est un fait littéraire. Elle doit donc être analysée aux deux niveaux de l'univers fictionnel et des décisions d'écriture.

2.2.1. La déconstruction du stéréotype

L'AHSAM est un embrayeur d'immersion fictionnelle. En effet, en tant que marqueur de la sphère privée, elle donne au lecteur l'impression d'être de plain-pied avec les personnages, familier ou voyeur, selon la focalisation choisie. Nos deux échantillons sont ici complémentaires: d'un côté la focalisation externe d'Allais, qui ne voit pas ses personnages, s'amuse à les deviner, et quand il les voit, les ridiculise; de l'autre la focalisation interne de Solotareff en empathie avec son petit lapin. L'effet de réel produit est fort, et dépasse ce que peut laisser prévoir le genre. Le lapin de Solotareff est immédiatement assimilé à un animal de fable, c'est-à-dire à un type humain, malgré le marqueur générique *Il était une fois*. L'incipit complet: *Il était une fois un petit lapin que tout le monde appelait mon petit lapin*, ambigu, combine conte et fable. L'atemporalité du conte gomme le réalisme de la situation et aide à faire passer le message éducatif. Impression que confirme l'explicit, d'un irréalisme provocateur, qui raboute in extremis fait-divers et conte au prix d'une incohérence manifeste dans l'emploi des temps verbaux:

Ils restèrent très, très longtemps cachés.

Ils sont d'ailleurs encore là- haut, dans la montagne, et le grand-père de Jean vient souvent les voir.

Un jour, ils sortiront de leur cachette, quand les policiers auront oublié l'histoire.

En même temps, comme l'AHSAM est une forme linguistique très codée, il lui arrive ce qui arrive à tous les stéréotypes en littérature: ils se mettent à connoter leur emploi. Dès qu'apparaît le stéréotype, il n'y a plus une mais deux littératures: la littérature de masse et la littérature d'avant-garde (cf. Amossy R. *Les idées reçues, sémiologie du stéréotype*, Nathan, 1991, p. 15). L'écrivain qui emploie l'AHSAM se positionne dans le champ culturel soit en utilisateur soit en déconstructeur du stéréotype. Allais et Solotareff sont à l'évidence des déconstructeurs. Tous deux remettent en cause des habitudes narratives instituées par la nouvelle réaliste pour Allais, par l'album éducatif pour Solotareff. De ce fait, leur façon de raconter est provocante et peut mettre mal à l'aise.

C'est parce qu'il est ancré dans les habitudes langagières que le stéréotype est particulièrement performant pour activer les trois facteurs d'immersion que sont:

- l'inversion des relations hiérarchiques entre perception et imagination,
- le relèvement du seuil d'alerte de la conscience,
- la gestion simultanée des informations émanant du monde réel et du monde imaginé (cf. Schaeffer J.-M., *Pourquoi la fiction?*, Seuil, 1999, p. 181-182).

Le dénoncer après l'avoir fait fonctionner comme embrayeur d'immersion c'est prendre le risque de destabiliser le lecteur, mais aussi de lui donner l'impression qu'on porte atteinte à son identité. Car même si on s'en moque, le stéréotype fait partie de notre capital linguistico-culturel, il nous appartient et nous lui appartenons, surtout un stéréotype aussi privé que l'AHSAM qui rappelle à chacun des souvenirs, agréables souvent, désagréables parfois, mais intenses. Il faut donc à tout prix maintenir ou renforcer la complicité entre lecteur et narrateur, complicité qui ne peut s'établir que sur le dos des Tiers que sont les personnages et la société qu'ils représentent. C'est pourquoi la déconstruction d'un stéréotype entraîne inmanquablement l'apparition d'un registre comique. Dans le texte d'Allais, le sous-titre *Idylle* sonne rétrospectivement comme une ironie, dans celui de Solotareff, c'est la couverture qui d'emblée fait sourire, avec son petit lapin aux très longues oreilles, l'arc en bandoulière et une grosse larme au coin de l'œil.

2.2.2. L'humour

Les deux textes diffèrent quant à la nuance comique. Allais donne dans la satire voire la caricature tandis que Solotareff se moque gentiment de son personnage. Les ingrédients du comique: surprise, distance et innocuité (cf. Emelina J. , *Le comique*, SEDES, 1991, p. 69)

sont au rendez-vous dans les deux cas. Mais à y regarder de près, on s'aperçoit qu'ils sont quelque peu frelatés. La surprise, ressort du comique, est carrément fautive chez Allais qui feint de prendre la métaphore au pied de la lettre, et fait croire un instant qu'il y a une ménagerie derrière la cloison. Elle est des plus minces chez Solotareff dont le lapin n'est pas vraiment enrégé mais juste un contre-stéréotype.

Le comique de situation n'est en fait que l'habillage du comique de mots. Les personnages ont trop peu de vraisemblance ou de caractère pour qu'on les prenne vraiment au sérieux, ni par ricochet qu'on prenne au sérieux le point de vue critique des narrateurs sur eux. Satire et raillerie s'estompent quand on comprend que, dans les deux textes, la connivence du lecteur et du narrateur s'établit non contre les personnages mais contre la fiction. Les narrateurs ne croient pas à ce qu'ils racontent et le montrent par l'énormité des gags, le développement systématique du champ métaphorique animalier et du champ lexical des évaluatifs. Ainsi désabusé, le lecteur peut jouer avec eux à faire semblant d'y croire, une complicité qui est la signature de l'humour.

2.2.3. La poésie

Toutefois certains effets stylistiques débordent le soulignement de l'intentionnalité humoristique, ainsi:

- chez Allais, la chaîne symbolique: poche (de la femelle kangourou) /yeux (avoir les yeux dans sa poche)/mayonnaise (les yeux de la mayonnaise) /langouste (à la mayonnaise), unique et véritable explication à la fois de la ressemblance illusoire du petit loup avec un kangourou et de la *tendance* de ses yeux à choir dans les assiettes;

- chez Solotareff, la dissémination du prénom du héros *Jean*, dont les quatre lettres et les deux phonèmes se retrouvent dans les mots clefs du texte: *Je, Jim* (prénom de son copain), *gens, argent, MANGENT, danger, grand, JAMAIS, page*.

Lorsqu'il est irréductible au souci d'informer et de communiquer, l'excès de surdétermination relève de la poésie.

Les cheveux du gros canard donnent *l'illusion d'un système pileux follement développé*, le petit loup donne *plutôt l'illusion d'une femelle de kangourou*. Les deux lapins de Solotareff terminent leur équipée sur la une du journal, *en grosses lettres noires*. Les personnages ne sont qu'illusion, mots sur le papier. Les deux récits sont bien finalement des contes, mais des contes dont la leçon est métatextuelle.

Déconstruction, humour et poésie se retrouvent dans tous les textes littéraires qui mettent en scène l'AHSAM, puisqu'ils découlent de la rencontre entre la structure de l'AHSAM et la littérature. Cette association donne des textes attractifs mais dont l'explication peut sembler difficile puisque la déconstruction du stéréotype langagier a pour effet de déstabiliser les hypothèses du lecteur concernant le genre, le registre et le style. Ce sont des textes qui problématisent la lecture et doivent donc être assimilés à, et didactisés comme, des situations-problèmes. On ne s'en servira pas pour apprendre un genre, un registre ou un style mais pour comprendre ce qu'est le genre, le registre, le style. Le choix que nous proposons montre également qu'il en existe d'appropriés à tous les niveaux d'apprentissage.

Leur intérêt didactique principal reste toutefois les pistes de décloisonnement qu'ils offrent entre enseignement de la langue, enseignement de l'oral et enseignement de l'écrit. Nous concluons pourtant sur un autre intérêt, plus fondamental, qui devrait emporter l'adhésion des pédagogues, c'est qu'en jouant avec la langue ils réconcilient l'école et la vie.